

Clandestinités choisies ou imposées

Alain Thévenet

CET HOMME D'UNE TRENTAINE D'ANNÉES VIENT D'UNE ANCIENNE colonie française¹, sous l'emprise aujourd'hui, comme beaucoup d'autres, de dirigeants dont le souci est de garder un poste lucratif, soutenus par des sociétés pétrolières (ou autres) appuyées par les gouvernements occidentaux, dans une âpre concurrence avec la Chine unissant l'héritage communiste le plus totalitaire au capitalisme le plus sauvage.

Poursuivant des études supérieures, il préparait une thèse qui l'amenait à se rendre fréquemment en France. Il était alors salué et respecté comme n'importe quel autre thésard. Mais il faisait partie de l'opposition, opposition politique doublée de tensions ethniques, comme dans beaucoup de pays africains. Cet héritage de la période coloniale a brisé les collectifs politiques antérieurs, basés sur des langues et des cultures différentes, et qui cohabitaient de manière plus souple.

Cet autre à peu près du même âge vient, lui, d'une ancienne colonie d'une autre « puissance » européenne, qui supporte depuis quarante ans le pouvoir totalitaire d'un dictateur, au départ inféodé à l'URSS et qui a depuis suivi la Russie vers le totalitarisme et la corruption poutinienne. Aux dépens notamment de la santé et au profit des compagnies pétrolières. Ce qui l'a notamment décidé à entrer dans l'opposition c'est, entre autres raisons, le décès d'un frère cadet, mal soigné d'une gangrène qui aurait pu tout à fait être soignée, mais décédé à cause d'une faiblesse du système de soins, les richesses de son pays étant confisquées par une corruption endémique du pouvoir. Arrêté pour sa participation à plusieurs manifestations, il a été violemment torturé, subissant des sévices de toutes sortes. Il a

« bénéficié » des interrogatoires de l'OFPPA. En attendant les résultats, il dort dans un lieu qu'il partage avec d'autres migrants comme lui, qu'il réveille par des cauchemars bruyants. Quand il arrive à s'endormir... Il a dû laisser au pays sa famille dont il est sans nouvelle.

L'un et l'autre faisaient auparavant partie d'une classe « moyenne », plutôt privilégiée, compte tenu de la misère endémique régnant dans leurs pays. Ils sont aujourd'hui réduits à la condition de prolétaires au sens étymologique : ceux qui n'ont rien et qui sont réduits à deux préoccupations : manger, se reproduire. Ce qui selon Platon, dont Macron est ici un fidèle disciple, leur ôte toute capacité et tout droit à exercer quelque pouvoir que ce soit. Ceux qui décident pour tout le monde n'ont pas ces soucis vulgaires.

Je pourrais aussi parler de cette dame qui a dû quitter son pays, parce qu'une rencontre avec un compatriote d'une autre confession l'avait fait rejeter par sa communauté et sa famille.

TOUS RÉFUGIÉS, POUR DES RAISONS MÊLÉES

D'autres sont venus ici en ayant déjà ce statut de prolétaire. Poussés par la misère dans laquelle leur pays a été plongé par l'exploitation économique des « civilisés ». Et donc privés de leur culture. D'autres chassés par des guerres absurdes dont le prétexte politique n'était qu'un alibi aux rivalités économiques. D'ailleurs, la distinction entre les réfugiés « politiques » (théoriquement admissibles au droit d'asile) et réfugiés « économiques » rejetés est pure hypocrisie, le politique et l'économique étant forcément imbriqués.

De plus en plus nombreux, les mineurs isolés (majoritairement des garçons, mais les quelques filles dans cette situation ont des itinéraires et des motivations semblables). La plupart venus d'Afrique subsaharienne par des voies un peu mystérieuses sur lesquelles ils ne s'appesantissent pas : bloqués dans une forêt au Maroc ou dans des entrepôts en Libye, soumis à des sévices multiples, puis la traversée de la Méditerranée avec tous ses risques. Ils ne sont pas partis par plaisir, par goût d'aventure (ce serait, après tout, une motivation adolescente plutôt sympathique) mais par l'impossibilité « chez eux » de mener une vie correcte. Une vie d'enfant.

Des enfants qui, d'une certaine manière renaissent ou naissent ici et maintenant. Or, comme le suggère Hannah Arendt, un enfant qui naît, c'est un monde qui commence.

Pour deux de ces gamins, qui sont logés dans une chambre d'un hôtel d'une banlieue éloignée, l'amitié qui les réunit est une aide sans commune mesure avec celle des services sociaux qui sont censés s'occuper d'eux. Et curieusement, cette amitié est entretenue par des désaccords constants sur à peu près tous les sujets; et ils illustrent ainsi la thèse de Derrida selon qui il ne peut y avoir d'amitié que pour *l'autre* et non pour *le même*².

Je dois ici ajouter combien ces gamins m'étonnent et me réjouissent par leur goût de vivre, leur intelligence et surtout leur sensibilité, malgré tout ce qu'ils ont subi. Je dirais qu'ils accroissent le bonheur du monde.

Tous sont donc des prolétaires, des moins-que-rien. Ou des « sans-part », selon l'expression du philosophe Jacques Rancière³. En trop, où qu'ils se trouvent.

LES MÊMES ENNEMIS

Traditionnellement, les syndicats se donnent pour mission de défendre des travailleurs, ce qui exclut intérimaires, chômeurs et donc les migrants sans papiers. Avec l'évolution (inéluçtable aux yeux de ceux qui en profitent), travailleurs en CDI et fonctionnaires sont devenus en quelque sorte une classe moyenne, « admis » dans la sphère du politique par le biais entre autres, des négociations syndicales: ils ont le droit de parler, de protester, même si ça ne sert à rien. Ainsi, beaucoup ont l'impression (certains le disent) que la lutte des classes, cela ne veut plus rien dire. Leur principal souci, c'est de grimper dans la hiérarchie. Accros à la compétitivité, ils sont à l'opposé de toute solidarité. Presque plus solidaires de leurs patrons, des banquiers et des politiques que de tous ceux dont la peau est peut-être plus foncée que la nôtre. De manière illusoire, c'est comme s'ils avaient droit à la parole, alors que les autres, chômeurs, intérimaires et, bien sûr, migrants n'ont que leur voix, destinée, toujours selon Rancière, à ne faire entendre que des émotions, donc du bruit. C'est ce que Rancière appelle le litige. Objectivement, les travailleurs « intégrés » font cependant partie de la classe des prolétaires, pouvant à tout moment perdre leur statut et leur relative et illusoire intégration. Il n'y a pas de « classe neutre », pas d'impartialité possible. Pourtant, explicitement ou par résignation, beaucoup ne veulent pas prendre parti, déjà soumis ou résignés

aux politiques macronistes libérales. Quant aux « travailleurs sociaux », il leur appartient de savoir s'ils et elles se situent du côté des employeurs liés aux logiques du profit. Ou s'ils et elles sont solidaires des personnes qu'ils et elles ont rencontrées.

Un syndicat révolutionnaire ne peut qu'être solidaire des travailleurs, et des prolétaires qu'on cache, qu'on rejette, en les présentant comme une menace. Les uns et les autres sont liés par la même exploitation et ont les mêmes ennemis. Tous ont la même arme : la solidarité de classe.

Et comment ne pas reconnaître combien les manifestations dans lesquelles le soutien aux migrants est présent diffèrent par l'allégresse et la nature des slogans, de celles qui ont pour but exclusif les revendications syndicales, dont personne et en tous cas pas moi ne nie cependant la nécessité.

Ce qui souligne d'ailleurs que les migrants sont bien des prolétaires... Les prolétaires ne seraient-ils pas ces « gros animaux » [...] êtres parlants sans qualité qui introduisent le trouble dans le logos et dans sa réalisation politique » ? ⁴

Plus loin, Rancière évoque, à la suite de Ballanche, philosophe lyonnais de la fin du XVII^e siècle et début du XIX^e, la révolte des plébéiens telle que Tite-Live la raconte. Les patriciens ayant envoyé l'un des leurs pour les « mâter », celui-ci revient, tout étonné en disant « qu'ils ont parlé ». Stupeur et indignation :

« Ils ont la parole comme nous, ont-ils osé dire à Menenius! [...] est-ce un vertige sacré qui l'a saisi ? [...] c'est une sorte de beuglement, signe du besoin et non manifestation de l'intelligence. Ils sont privés de la parole éternelle ». ⁵

Je m'avance peut-être beaucoup, mais j'ai comme l'impression que les choses n'ont guère changé. Lorsque les politiques ou les patrons, banquiers, bref les élites « négocient », c'est avec des responsables syndicaux « responsables » qui ont une petite parole, qu'on peut toujours faire semblant d'entendre, même si on n'en tient pas compte. Mais il n'est pas question de prendre en compte les manifestations, surtout lorsqu'elles ne sont pas « sages ». C'est bien connu, le pouvoir n'appartient pas à la rue. Il est à ceux qui ont désigné un président avec environ 40 % des voix.

LES ENFANTS FANTÔMES

En Afrique, notamment au Sénégal, un nombre important d'enfants (40 % selon une émission de LCP diffusée ce 8 juillet 2018) n'ont pas été déclarés à l'état civil, ce qui pose un gros problème aux autorités et particulièrement aux enseignants, car ils ne peuvent pas être inscrits au-delà du cycle primaire. Mais, si les parents négligent cette formalité, c'est peut-être d'abord parce qu'elle ne correspond pas à leur mode de pensée et qu'ils n'en voient pas l'utilité. Comme disait un incertain président de la République, ils ne « sont pas entrés dans l'histoire ». Peut-être... Et alors ? De nombreux peuples étaient, ou sont encore, dans la même ignorance ou plutôt le même refus apparent et ne s'en portent pas plus mal ; cela ne les empêche pas d'avoir la notion de l'écoulement du temps. Les mythes auxquels ils se réfèrent sont une façon, différente de l'histoire, de prendre en compte aussi le temps. Toujours est-il que cela ne doit pas faciliter les démarches de ceux ou celles qui voudraient migrer. Il est vrai qu'ils sont le plus souvent originaires des campagnes reculées, alors que les migrants mineurs que j'ai pu rencontrer sont plutôt originaires des villes.

Parlant de clandestinité, j'ai choisi d'évoquer ici la clandestinité non choisie, mais imposée ou « actuelle ». Ce qui amène par ailleurs à soulever le problème de la désignation des personnes. Je reviendrai plus bas à ce problème. Il est sans doute nécessaire de réclamer « des papiers pour tous ! » mais cette exigence est en contradiction avec cette autre, qu'on a pu souvent entendre dans les manifestations : « De l'air, de l'air, ouvrez les frontières ! ».

INTERLUDE PERSONNEL

Il se trouve qu'à ma naissance et lors de ma petite enfance je fus moi-même, d'une certaine manière, « clandestin ». Je m'explique : né en janvier 1941, je fus donc conçu au printemps 1940. La France n'était pas encore entrée en guerre, mais ça sentait mauvais. Je n'en veux pas à mes parents, c'était plutôt un signe d'espoir. Mais, janvier 1941, c'était vraiment mauvais. Pétain, l'ordre moral tout ça... Mes parents n'étaient pas mariés, mon père l'étant de son côté. C'était un homme plein de scrupules et de contradictions : sa femme étant infirme, il ne voulait pas la laisser et, par ailleurs, il désirait fortement avoir un fils. D'ailleurs, jusqu'à sa mort, il est resté très proche. J'ai quelques raisons de penser que, de son côté, ma mère n'était pas

particulièrement attirée par la vie conjugale. Donc tout aurait pu se passer sans problème. D'un côté, je regrette: mon nom de famille aurait pu être « Mage », un autre style quand même que celui de Thévenet, bien banal. Mais, je répète, c'était Pétain. Ma mère, du fait de son travail, ne pouvait s'occuper de moi en semaine et m'avait donc confié à mes grands-parents. Après la mort de ma mère, j'ai retrouvé une lettre que lui avait adressée ma grand-mère qui affirmait qu'elle allait me garder mais que pour tous les voisins, je serais un autre, une sorte d'enfant trouvé. Bien sûr et à l'évidence, personne ne pouvait être dupe, et d'ailleurs mes grands-parents furent très gentils avec moi. Il reste que je commençais ma vie comme un clandestin.

Plus tard, et durant toute mon enfance, je fus amené à biaiser avec toutes les questions du type « profession du père » ou, de la part des copains, « il fait quoi ton père ». Du reste, pendant longtemps, ma mère était « Mademoiselle ». Tout ça m'amenait à masquer plein de choses, à biaiser avec la réalité, à rester évasif devant les questions discrètes. De clandestin à la naissance je devenais un clandestin par choix. Au fil des ans, ça s'est tassé et maintenant, ça va, merci.

Bien sûr, tout cela est sans commune mesure avec ce qu'ont vécu nombre de mes contemporains enfants à cette période: un vécu fait d'horreurs et de terreurs. Rien de tel pour moi; il ne s'est agi que d'une gêne qui m'a amené à mentir parfois, ou en tout cas à me masquer derrière discrétion ou timidité pour « avoir la paix ».

Tout ça m'a quand même valu d'être, enfant, ce qu'on appellerait aujourd'hui un « cas social », avec soutien d'une assistante sociale de l'époque, ce qui, dans mon cas, a plutôt été bénéfique.

Et tout cela m'a amené à ressentir quelque chose comme une communauté, ou solidarité avec tous les clandestins, disons « par nécessité » qui, pour ceux dont je parlais plus haut ont vécu des épisodes bien plus dramatiques que celui qui a inauguré mon enfance.

Une émotion, en somme, qui me rapproche des sans-part, pour reprendre l'expression de Rancière, qui ne savent pas parler, comme font les « élites » qui, utilisant le « logos », sont seules compétentes pour s'occuper de diriger la cité, donc de faire de la politique, voire de la police (M. Collomb, agrégé de grammaire s'exprimait donc tout à fait correctement en se présentant à des étrangers comme « ministre de la police »). Ce qui laisse de côté le politique, qui, précisément, se réclamant de l'égalité, est justement le lieu du litige. Mais, au fait, ça rime à quoi, cette histoire de nom, d'identité, etc. ?

LES MERVEILLEUX (?) VOYAGES D'ERNEST CŒURDEROY À TRAVERS L'EUROPE

Là, je souhaite rendre hommage à mon vieux camarade Ernest Cœurderoy, à la jonction des premiers anarchistes, mais hors d'un mouvement qui n'existait pas encore en tant que tel. Bon, d'accord, il est mon ancêtre de quelques 120 années, mais je ressens avec lui une complicité certaine, y compris dans ses outrances et ses erreurs. Mais, si je l'évoque ici, c'est essentiellement comme l'exilé qu'il fut.

Un rapide rappel biographique. Fils d'un médecin de Tonnerre, Cœurderoy fait son internat à Paris, d'abord parmi « les folles » de La Salpêtrière, puis à l'Hôpital des enfants malades et enfin à l'Hôtel-Dieu, en 1848. Là, il soigne des blessés de la Révolution de juin 1848, ce qui le décide à un engagement révolutionnaire⁶.

Il est connu (un peu) principalement pour deux ouvrages. Le premier qui ait bénéficié d'une réédition, c'est *Hurrah!!! ou la Révolution par les Cosaques* qui souvent impressionne par son lyrisme. Et des phrases qui, pour le sujet qui nous intéresse ici, éveillent un écho certain. Par exemple: « Il faut que l'exil soit chanté » ou « Prends sous ton bras, peuple, l'homme qui souffre comme toi, Français ou étranger! »⁷

Toutefois, il faut reconnaître au moins, à mon avis, deux faiblesses. La première a été d'imaginer que les Cosaques, parce que soumis à un arbitraire cruel et sans masque, seraient seuls à pouvoir amener la force révolutionnaire⁸. Toute la suite de l'histoire, y compris dans l'actualité prouve qu'il n'en est rien. La seconde, à mon avis, réside dans une tonalité globale trop globalement amère et parfois haineuse.

Je lui en ai parlé, et il en a tenu compte puisque la tonalité globale de *Jours d'Exil*, surtout dans sa deuxième partie, est totalement différente, empreinte de sympathie pour les autres, humains, bien sûr, mais aussi animaux, nature, etc. Surtout, il parle de lui, ce qui est, peut-être, paradoxalement, la meilleure façon de se rapprocher des autres.

Donc, pour des raisons politiques, il est devenu migrant, un peu comme ceux dont j'ai parlé plus haut. Avec cependant une nuance d'importance: il n'a pas quitté l'Europe. La Suisse d'abord, Genève où il ne se plaît pas, puis le canton de Vaud, où il se plaît bien. Il sympathise avec les étudiants au cours de soirées qu'il décrit comme ayant été quelque peu arrosées. Il apprécie le lac, les montagnes, les oiseaux etc. Il exerce aussi la médecine, à titre gratuit dans

une arrière-salle de café. S'il ne se fait pas payer, même s'il manque d'argent, c'est que sa tendance spontanée serait plutôt de remercier ceux qui lui ont permis de les aider. Car ce qui est premier, c'est l'amour. Il l'écrivait déjà dans *Hurrah!!!* « Dans ce monde d'iniquité et d'injustice je ne puis rien aimer comme je m'en sens la force. Je suis contraint de haïr, hélas. Et ma haine, c'est de l'amour encore, amour qui brûle, amour qui tue! ». Maintenant, semble-t-il, il n'a plus besoin de haine, grâce à la nature, aux oiseaux et aux étudiants! Ce qui n'empêche pas qu'il soit chassé du canton de Vaud, sans que les étudiants ni les oiseaux ne prennent sa défense. Mais qu'importe. « Car je ne suis d'aucune nation bien que je les aime toutes. [...] Mais je suis de toute nation et de toute société; je suis homme »!⁹

Il erre donc, au gré des dénonciations par les mouchards et des expulsions, de pays en pays: Italie (dont la Savoie fait alors partie), Espagne. Une grande différence cependant avec les migrants d'aujourd'hui, il ne quitte pas son continent, l'Europe et ne fait d'ailleurs aucune allusion au reste du monde. Enfin, Ernest, comment as-tu pu oublier que l'Algérie était en voie d'être conquise, et ses habitants assassinés! Un tiers de la population algérienne est massacrée entre 1830 et 1850!

Bref, chassé du canton de Vaud, il erre dans différents lieux, différents paysages dans lesquels il rencontre des montagnes, des animaux, des personnes aussi, notamment les paysans avec lesquels il bavarde au gré de ses promenades, mais aussi les ouvriers de Turin, auprès desquels il s'excuse d'avoir parlé de leur crasse (c'est bien connu, en tout cas à cette époque, les pauvres sentent mauvais et s'alcoolisent) ce qu'il n'a fait que pour dénoncer la misère dans laquelle ils sont tenus: « Dans aucune ville d'Europe la détresse de l'ouvrier n'est plus grande que dans la belle ville de Turin [...] Nulle part il n'est plus morne, plus souffrant, plus chétif, plus désolant à voir. C'est ici que l'homme endure réellement l'exil ». « Et j'ai béni l'exil qui m'amenait en face de cette misère navrante et centuplait la sensibilité de mon cœur. »¹⁰ Proche donc des paysans et des ouvriers, il s'éloigne de plus en plus des « gens bien », y compris des immigrés qui restent entre eux, pour y remâcher leurs rivalités de pouvoir. On peut sans doute lui reprocher bien des choses, mais il reste fidèle à lui-même et à l'amour qu'il donne à tous ceux qu'il peut rencontrer. Il aime tous les pays, Suisse, Royaume de Savoie, Espagne¹¹. Il déteste l'Angleterre où il se rend pour la publication

de son œuvre et il rencontre de émigrés. Surtout il se sent de moins en moins français. D'ailleurs, peu à peu il se réjouit de sa condition d'exilé et la revendique hautement: « L'homme vit peu, qui foule toujours le même sol. [...] Qu'on n'étreigne plus les nations entre les lignes de douane. Cela les flétrit, comme des membres comprimés. »

Toujours à propos de la misère du prolétariat de Turin, la phrase qui suit pourrait bien avoir des échos aujourd'hui :

« Nous traversons une phase de transition, de décadence et de préparation phase ambiguë, critique, marquée par la souffrance des personnes, la tension des choses, le déchaînement des désirs et l'insuffisance des ressources ».

Et pourtant « Le malheur a besoin d'affection » déclare-t-il, p. 58. Et s'il appelle toujours la Révolution, l'amour qu'il cherche à recevoir et surtout à donner, n'est plus accompagné de la haine qui l'accompagnait dans *Hurrah!!!* Et les Cosaques mythiques sont oubliés.

QUI SUIS-JE ?

À errer ainsi de pays en pays, poursuivi par des mouchards qu'il finit par côtoyer et pour lesquels il n'a plus tellement de haine: la misère peut amener quiconque à faire des choses infâmes, Ernest finit par se poser des questions: de quelle nationalité est-il donc? Même si on l'acceptait encore, il ne veut en tout cas pas se considérer comme français. C'est un peuple abâtardi qui accepte sans sourciller, résigné, la dictature de Napoléon III, qui ne lit pas ce que quelques esprits éclairés, comme Proudhon, essaient de faire comprendre dans leurs ouvrages. Il avait d'abord critiqué Proudhon pour sa participation aux élections de 1848, maintenant il reconnaît la valeur et la profondeur de sa pensée. Il le range parmi les quelques révolutionnaires pour qui il conserve toute son estime: les ouvriers insurgés, d'abord, dont il cite quelques-uns, puis, Blanqui, Barbès, Broca, un des rares médecins dont il vante l'humanité.

Donc, pas français, mais pas d'une autre nation. Partout, il a rencontré des adversaires, mais surtout des amis qui l'ont aidé à élargir sa pensée et ses sentiments. De partout, donc comme les Gitans, comme les mendiants, ou comme les hirondelles.

Pas de statut social non plus; il ne veut plus être médecin. La médecine devrait appartenir à tout le monde et surtout, anticipant sur

une remarque ultérieure de Kropotkine, la médecine est impuissante à soigner les maux créés par la misère. Pas poète non plus : il déteste Victor Hugo et Lamartine, ces « démocrates ». D'ailleurs, il affirme que la véritable poésie ne s'encombre pas de la rime, qui corsète la pensée. Pas philosophe, alors que la philosophie est dominée par Victor Cousin et qu'il n'est pas hégélien non plus, d'ailleurs il ne paraît pas connaître Hegel. Il est révolutionnaire, envers et contre tous, du moins contre tous les dominants.

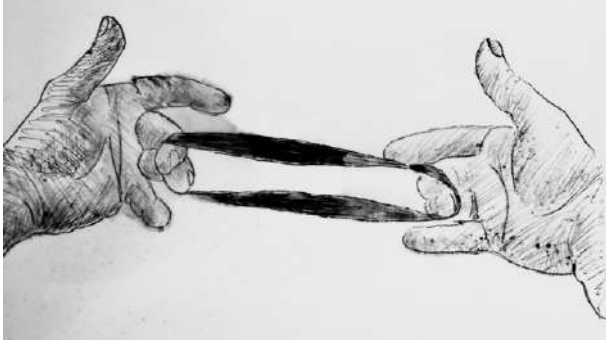
Et d'ailleurs a-t-il vraiment un nom, ou, du moins, les reconnaît-il comme sien ? « Les appellations actuelles sont héréditaires, elles ne donnent aucune idée de ceux qui les traînent après eux comme une sonnette ». Et de citer tous ces noms qui vous ridiculisent, Boivin, Legros, Boiteux, etc. Sans parler de son patronyme à lui : Cœurderoy, pour un révolutionnaire, ça la fout mal... Ce sont nos pères, nos curés et les officiers d'état-civil qui se sont arrogé ce droit, et nous le tolérons ! Notre nom doit changer au cours de notre vie, selon les événements que nous rencontrons. Le surnom deviendra le véritable nom, qu'on choisira soi-même.

Et par ailleurs, mais c'est la même chose : « Quel siècle que celui où les hommes cherchent à se défigurer le plus possible pour se rendre égaux ! », par conformisme.

Il est pourtant des êtres avec lesquels il se sent en communication, voire en « communion ». Dans la nature, des paysages dans lesquels il « respire », des animaux : les taureaux, on l'a vu, mais aussi les vaches qu'il peut rencontrer dans les lieux qu'il sillonne, hirondelles, etc.

Et bien sûr, des humains : ceux qu'il a croisés dans les hôpitaux : femmes à l'Hôpital de la Salpêtrière, qu'on dit folles, et qui sont victimes, enfants souffrants humiliés par les sœurs qui devraient les choyer et les humilient, médecins pour lesquels ils ne sont qu'un moyen qui rapporte de l'argent. Les ouvriers enfin qu'il a rencontrés lors de la Révolution et dont il est devenu le compagnon. Ce passage et ceux qui suivent sont extraits ou inspirés du chapitre intitulé « Ecce Homo ». Des morts aussi et celui qu'il cite en premier, Jésus, non pas le fils d'un Dieu qu'il ne connaît pas, mais l'homme, le révolté, qui défend les miséreux et les prostituées. « L'Homme entendez-vous et non pas le Seigneur. [...] Celui qui releva tout ce que le monde abaisse à plaisir : les bons petits enfants, les femmes aimantes, les possédés, les pauvres, les prisonniers, les condamnés à mort ». Le

Laurent Le Forban, *DÉTENDRE*, dessin au stylo bic, 2016.



fils de l'homme et non pas le fils de Dieu, le bâtard, né d'une femme aimante ignorant les calculs du monde. Jésus, donc, le révolutionnaire. D'autres révolutionnaires, notamment Barbès.

Pas de nom, donc, ou alors tous les noms possibles, puisque ce nom est donné par le pouvoir, pour nous désigner d'une manière définitive et tenter de limiter ainsi les rencontres inattendues que nous pouvons faire et qui nous enrichissent. Pour nous empêcher, par exemple de rencontrer Jésus, qui lui-même a été désigné, malgré lui, comme fils de Dieu et Dieu lui-même.

CONTRADICTIONS INSOLUBLES ET NÉCESSAIRES

Et nous voici cependant réclamant dans les manifestations de soutien aux migrants réclamer « Des papiers pour tous » En pleine contradiction. Ernest, tu m'embrouilles!

Cependant l'autre slogan: « De l'air, de l'air, ouvrez les frontières ». Ce qui peut être à l'opposé de l'exigence universelle de papiers. Encore que... Des papiers pour tous, cela exclut les vérifications de leur validité. Qu'en est-il d'ailleurs de ceux qui viennent de pays en guerre et dont la mairie du lieu de naissance a été incendiée? Ou de ce mineur né en prison, en Arabie Saoudite, où sa mère avait été emprisonnée pour « mauvaise conduite »? Et les choses ne sont pas si tranchées. Je songe à ce migrant « politique », qui a choisi d'abord un « faux » nom pour échapper aux services secrets de son pays d'origine, et qui attend avec impatience de retrouver son « vrai » nom et revendiquer ainsi son origine. Alors oui, pourquoi pas, des papiers pour tous, et n'importe quels papiers! Et voilà que je fais appel à Descartes, qui n'est cependant pas ma tasse de thé: « j'avance masqué ». Il voit là un gage de liberté. Une revendication qui pourrait être reprise par ceux qu'on

désigne comme « Black Blocks », qui n'utilisent pas obligatoirement la violence et qui effraient tellement le pouvoir, de façon d'ailleurs exagérée.

Clandestins sans l'avoir choisi, comme les migrants, ou clandestinité revendiquée comme Cœurderoy, puisque changer de nom tout au long de sa vie, et selon les groupes qu'on côtoie, cela implique l'impossibilité d'un contrôle par quelque autorité que ce soit. J'ai hésité (enfin, un peu seulement). J'aurais pu signer cet article « De quelqu'un à quelques autres ». Mais je conserverai cependant mon nom comme signature. Pas seulement parce que c'est l'habitude, mais aussi parce que je revendique ce que j'ai écrit... Ainsi, je conserverai ces deux réalités qui, peut-être cohabitent en chacun.

Alain Thévenet

Notes:

1. Le texte qui suit reprend pour partie et avec des modifications, un autre déjà publié dans *Le Combat syndicaliste*, n° 435, juin 2018.
2. J. Derrida, *Politiques de l'amitié*, Paris, Galilée, 1994, p. 91-92 où l'auteur fait allusion à la demande de Blake (au passage, l'un des rares amis fidèles de William Godwin) qui demande à son ami Hayley de devenir son ennemi, au nom de l'amitié.
3. J. Rancière, *La mésentente*, Paris, Galilée, 1995, p. 24: « De l'Athènes du Ve siècle avant Jésus-Christ jusqu'à nos gouvernements, le parti des riches n'aura jamais dit qu'une seule chose – qui est très exactement la négation de la politique: il n'y a pas de part des sans-part. »
4. J. Rancière, ouvrage cité, p. 44.
5. Cité par J. Rancière, ouvrage cité p. 46 (repris de Ballanche, *Formule générale de tous les peuples*, appliquée à l'histoire du peuple romain, 1830).
6. Sur Cœurderoy, voir ma note de lecture à propos de la réédition de *Jours d'exil* dans le n° 36 de *Refractions*, p. 163-168.
7. *Hurrah!!! ou la Révolution par les Cosaques*, Plasma, 1977. Respectivement p. 71 et 80.
8. À la même époque, mais sans rapport avec Cœurderoy, Bakounine a pu fonder des espoirs similaires sur les peuples slaves (J.-C. Angaut, « Revolution, socialism, and the Slavic question: 1848 and Michael Bakunin », in Douglas Moggach et Gareth Steadman Jones (dir.), *The 1848 revolutions and European political thought*, Cambridge University Press, 2018, p. 405-428.)
9. E. Cœurderoy, *Jours d'Exil*, Genève, Héros-Limite, 2015, p. 324.
10. *Ibid.*, p. 741.
11. Le chapitre sur « La corrida » a été publié à l'Atelier de création libertaire, Lyon, 2003.